

BARACK OBAMA

UNE
TERRE
PROMISE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Demarty,
Charles Recoursé et Nicolas Richard

Fayard

DU MÊME AUTEUR

Les Rêves de mon père

Presses de la Cité, 2008 ; Points, 2008.

L'Audace d'espérer

Presses de la Cité, 2007 ; Points, 2009.

VesalBookshop.com

Table

PRÉFACE	7
CHAPITRE 1	12
CHAPITRE 2	29
CHAPITRE 3	48
CHAPITRE 4	74
CHAPITRE 5	89
CHAPITRE 6	116
CHAPITRE 7	137
CHAPITRE 8	159
CHAPITRE 9	179
CHAPITRE 10	212
CHAPITRE 11	237
CHAPITRE 12	269
CHAPITRE 13	306
CHAPITRE 14	329
CHAPITRE 15	347
CHAPITRE 16	365
CHAPITRE 17	392
CHAPITRE 18	422
CHAPITRE 19	438
CHAPITRE 20	456
CHAPITRE 21	471
CHAPITRE 22	498
CHAPITRE 23	530
CHAPITRE 24	560
CHAPITRE 25	584
CHAPITRE 26	615
CHAPITRE 27	630
REMERCIEMENTS	652

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES.....	655
CAHIER 1	655
CAHIER 2	658

VesalBookshop.com

*À Michelle – mon amour et la femme de ma vie,
et à
Malia et Sasha – dont la lumière radieuse rend le monde plus
éblouissant*

VesalBookshop.com

Ô, vole et jamais ne fatigue,
Vole et jamais ne fatigue,
Vole et jamais ne fatigue,
Un grand rassemblement se tient en Terre promise.

— *Extrait d'un spiritual afro-américain*

N'ignorez pas nos pouvoirs ;
Nous avons touché
À l'infini.

— *ROBERT FROST, « Kitty Hawk »*

VesalBookshop.com

PRÉFACE

J'AI COMMENCÉ À ÉCRIRE CE LIVRE peu après la fin de ma présidence – Michelle et moi étions montés à bord d'Air Force One pour la dernière fois et avions mis le cap à l'ouest pour prendre des vacances longtemps reportées. L'humeur dans l'avion était douce-amère. Nous étions l'un et l'autre épuisés, physiquement et mentalement, pas seulement par le labeur des huit années écoulées, mais aussi par l'issue inattendue d'une élection qui avait vu quelqu'un de diamétralement opposé à tout ce que nous défendions choisi pour me succéder. Toutefois, ayant assuré notre part de la course jusqu'au bout, nous éprouvions une certaine satisfaction à savoir que nous avions fait de notre mieux – et, en dépit de tout ce que je n'avais pu accomplir en tant que président, même si je n'avais pu mener à bien tout ce que j'avais espéré, le pays était à présent en meilleure voie que lorsque j'avais pris mes fonctions. Pendant un mois, Michelle et moi avons fait la grasse matinée, dîné en prenant notre temps, effectué de longues promenades, nagé dans l'océan, fait le bilan, ravivé notre complicité, redécouvert notre amour et envisagé un deuxième acte moins tumultueux mais, espérions-nous, pas moins épanouissant. Et, quand j'ai été prêt à me remettre au travail, à m'asseoir à ma table avec un stylo et un carnet (j'aime encore écrire à la main, je trouve que l'ordinateur confère même à mes premiers brouillons un lustre trop brillant et pare les idées inabouties d'une netteté factice), j'avais en tête les grandes lignes du livre.

Je souhaitais d'abord et avant tout rendre compte avec honnêteté des années de ma présidence – pas seulement évoquer les événements historiques qui avaient jalonné mes deux mandats et les personnalités importantes que j'avais côtoyées, mais également raconter certains vents contraires, politiques, économiques et culturels, qui avaient défini les défis à relever par mon gouvernement, et les choix que moi-même et mon équipe avions faits en conséquence. Je voulais, autant que possible, offrir au lecteur une idée de ce que c'est qu'être président des États-Unis ; je voulais lever un coin du voile et rappeler aux gens que, au-delà du pouvoir et du faste, il ne s'agit que d'un travail, que notre gouvernement fédéral n'est qu'une entreprise humaine comme n'importe quelle autre, et que les hommes et les femmes employés à la Maison-Blanche connaissent le même mélange quotidien de satisfactions, de déceptions, de tensions au bureau, de bourdes et de menus triomphes que le reste de leurs concitoyens. Je voulais en définitive raconter une histoire plus personnelle, susceptible d'inspirer les jeunes gens envisageant une carrière dans la fonction publique : comment mon parcours politique avait réellement démarré, alors que je cherchais une place qui me conviendrait, un moyen d'expliquer les différentes branches enchevêtrées de mon héritage, et comment ce fut seulement en arrimant mon chariot à quelque chose de plus ample que moi que j'avais finalement été en mesure de me trouver une communauté et un but dans la vie.

J'imaginai pouvoir faire cela en cinq cents pages environ. Je pensais pouvoir y arriver en un an.

On peut affirmer que le processus d'écriture ne s'est pas tout à fait déroulé comme je l'avais prévu. Malgré mes meilleures intentions, le livre n'a cessé de croître en longueur et en ambition – ce qui explique pourquoi j'ai finalement décidé de le scinder en deux volumes. Je ne doute hélas pas qu'un écrivain plus talentueux aurait su raconter la même histoire avec davantage de concision (après tout, mon bureau privé lorsque j'étais à la Maison-Blanche jouxait la chambre Lincoln où se trouvait un exemplaire sous verre des deux cent soixante-douze mots du discours de Gettysburg). Mais, chaque fois que je m'installais pour écrire – que ce soit pour raconter les premières phases de ma campagne, la gestion de la crise financière par mon gouvernement, les négociations avec les Russes sur la réduction des armements nucléaires ou les forces qui ont abouti au Printemps arabe –, je constatais mes réticences à produire un simple récit linéaire. Souvent, je me suis senti obligé de fournir des éléments de contexte aux décisions que moi et d'autres avions prises, et je ne souhaitais pas reléguer cet arrière-plan en notes de bas de page ou en fin d'ouvrage (je déteste les notes de bas de page et en fin d'ouvrage). Je me suis rendu compte que je n'étais pas toujours en mesure d'expliquer mes choix en citant des masses de données économiques ou en me remémorant de manière exhaustive un briefing au Bureau ovale, car ils avaient été façonnés par une discussion avec un inconnu pendant la campagne électorale, une visite dans un hôpital militaire ou une leçon apprise de ma mère quand j'étais petit. À maintes reprises, ma mémoire exhumait des détails en apparence anecdotiques (tâcher de trouver un endroit discret pour fumer une clope le soir ; un fou rire en jouant aux cartes avec mon staff à bord d'Air Force One) qui en disaient plus long que les archives officielles sur mes huit ans passés à la Maison-Blanche.

Au-delà de la difficulté à coucher les mots sur la page, je n'avais pas anticipé la tournure que prendraient les événements au cours des trois ans et demi après ce dernier vol sur Air Force One. Au moment où j'écris ces lignes, le pays est confronté à une pandémie mondiale et à la crise économique qui s'ensuit ; plus de 178 000 Américains ont déjà péri, nombre d'entreprises ont dû mettre la clé sous la porte et des millions d'Américains sont au chômage. Dans tout le pays, des personnes de tous horizons ont envahi les rues pour dénoncer les actes de policiers ayant entraîné la mort de femmes et d'hommes noirs qui n'étaient pas armés. Le plus troublant est que notre démocratie semble vaciller, être à la lisière d'une crise – une crise qui s'enracine dans la lutte entre deux visions fondamentalement opposées de ce qu'est et devrait être l'Amérique ; une crise qui laisse le corps politique divisé, furieux et méfiant, et a permis une violation des normes institutionnelles, des garde-fous réglementaires et une rupture de l'adhésion à la réalité factuelle que républicains et démocrates considéraient jadis comme allant de soi.

Cette lutte n'est pas nouvelle, bien sûr. À bien des égards, elle est constitutive de l'expérience américaine. Elle est inscrite dans les documents fondateurs qui, tout en proclamant l'égalité de tous les hommes, pouvaient considérer qu'un esclave ne comptait que pour trois cinquièmes d'un homme libre. Elle trouve son expression dans les premiers verdicts

de nos tribunaux, comme lorsque le président de la Cour suprême explique sans ambages à des Amérindiens que les droits de leur tribu à transmettre des terres ne sont pas applicables, car les tribunaux du conquérant ne sont pas habilités à reconnaître les revendications légitimes des vaincus. C'est une lutte qui fut livrée sur le champ de bataille à Gettysburg et à Appomattox, mais aussi dans les enceintes du Congrès, sur un pont à Selma, dans les vignobles de Californie et les rues de New York ; une lutte à laquelle se sont livrés des soldats, mais plus souvent des militants syndicaux, des partisans du droit de vote pour les femmes, des porteurs Pullman, des leaders étudiants, des vagues d'immigrants, des activistes LGBTQ, seulement armés de pancartes, de tracts et d'une bonne paire de chaussures de marche. Au cœur de cette bataille qui dure depuis si longtemps se pose une question simple : nous soucions-nous de faire coïncider la réalité de l'Amérique avec ses idéaux ? Si tel est le cas, croyons-nous vraiment que nos principes – autodétermination et liberté individuelle, égalité des chances et égalité devant la loi – s'appliquent à tout un chacun ? Ou bien tenons-nous, en pratique si ce n'est en théorie, à réserver ces grandes idées à quelques privilégiés ?

Je sais que certains croient qu'il est temps de tirer un trait sur le mythe – qu'un examen du passé des États-Unis, voire un bref coup d'œil aux gros titres des journaux, montre que la conquête et l'assujettissement, tout comme un système de castes raciales et un capitalisme rapace, ont toujours primé sur les idéaux de cette nation, et que prétendre le contraire, c'est se rendre complice d'un jeu truqué dès le départ. Et je dois avouer que par moments, au cours de l'écriture de ce livre, alors que je réfléchissais à ma présidence et à tout ce qui s'est passé depuis, je me suis demandé si je n'étais pas trop mesuré lorsqu'il s'agissait de dire la vérité telle que je la voyais, trop prudent à la fois en paroles et en actes, tant j'étais convaincu qu'en appeler à ce que Lincoln nomme la part d'ange en nous augmentait mes chances de nous conduire vers l'Amérique qu'on nous avait promise.

Je l'ignore. Ce que je peux dire avec certitude, c'est que je ne suis pas prêt à renoncer à la possibilité de l'Amérique – pas seulement au nom des générations futures d'Américains, mais pour l'humanité dans son ensemble. Car je suis persuadé que la pandémie que nous traversons actuellement est à la fois une manifestation et une simple interruption de la marche inexorable vers un monde interconnecté, un monde où les peuples et les cultures ne pourront s'empêcher de s'entrechoquer. Dans ce monde-là – un monde de chaîne logistique mondiale, de transferts instantanés de capitaux, de réseaux sociaux, de changement climatique, de filières terroristes transnationales et de complexité toujours croissante –, nous apprendrons à vivre ensemble, à coopérer et à reconnaître la dignité des autres, faute de quoi nous périrons. Le monde observe donc l'Amérique – la seule grande puissance de l'Histoire à être constituée de personnes venues des quatre coins de la planète, comprenant toutes les races, religions et pratiques culturelles – pour voir si notre expérience en matière de démocratie peut fonctionner. Pour voir si nous pouvons faire ce qu'aucune autre nation n'a jamais fait. Pour voir si nous pouvons nous hisser à la hauteur de nos convictions.

Le jury n'a pas encore rendu son verdict. Quand ce premier volume sera publié, une élection aura eu lieu aux États-Unis et, si je crois les enjeux éminemment importants, je sais

aussi qu'une élection ne réglerait pas le problème. Si j'ai encore bon espoir, c'est que j'ai appris à faire confiance à mes concitoyens, notamment ceux de la nouvelle génération, qui tiennent l'égalité de tous les êtres humains pour une évidence et insistent pour que les principes que leurs parents et leurs professeurs leur ont enseignés deviennent réalité, sans peut-être y croire toujours eux-mêmes. Ce livre est avant tout pour ces jeunes gens une invitation à refaire le monde une nouvelle fois, et à faire advenir, par le travail, la détermination et une bonne dose d'imagination, une Amérique qui se mettra enfin au diapason de tout ce qu'il y a de meilleur en nous.

Août 2020

VesalBookshop.com

PREMIÈRE PARTIE

LE PARI

VesalBookshop.com

CHAPÎTRE 1

DE TOUS LES LIEUX EMBLÉMATIQUES qui constituent le domaine et le bâtiment de la Maison-Blanche, tous les bureaux, tous les salons, c'était la colonnade ouest que je préférais.

Pendant huit ans, cette passerelle a encadré mes journées : un trajet d'une minute à pied, à l'air libre, de la résidence au bureau, aller-retour. C'est là, chaque matin, que me saisissait la première gifle du vent glacial en hiver, ou la première bouffée d'air chaud en été ; là que je rassemblais mes pensées, passais en revue les divers rendez-vous qui m'attendaient, affûtais les arguments que j'allais devoir déployer face au scepticisme d'un élu du Congrès ou à l'impatience d'un électeur ; là que je me préparais à affronter tel choix décisif un jour, telle crise lancinante le lendemain.

À l'origine, les bureaux de l'exécutif et les quartiers privés de la famille présidentielle étaient réunis sous le même toit, et la colonnade ouest n'était guère plus qu'une petite allée menant aux écuries. Mais quand Teddy Roosevelt s'installa à la Maison-Blanche, il jugea qu'un seul bâtiment ne suffisait pas pour accueillir un staff moderne, six enfants turbulents, et ne pas devenir fou. Il fit donc construire ce qui deviendrait l'aile ouest et le Bureau ovale, et peu à peu, au fil des décennies et des présidences successives, la colonnade telle que nous la connaissons aujourd'hui prit forme : une parenthèse ouverte sur la roseraie au nord et à l'ouest – la façade massive côté nord, sobre et sans fioritures à l'exception des hautes fenêtres en demi-lune ; les majestueuses colonnes blanches côté ouest, telle une garde d'honneur balisant le chemin.

En règle générale, je marche d'un pas assez lent – une démarche hawaïenne, comme dit Michelle, non sans une pointe d'agacement parfois. Mais quand je traversais la colonnade, j'adoptais une allure différente, conscient des moments historiques qui s'étaient joués ici, dans ce lieu qui avait vu défiler tant de mes prédécesseurs. Ma foulée s'allongeait, devenait plus nerveuse, le bruit de mes pas sur les dalles talonné de près en écho par celui des agents du Secret Service à quelques mètres de distance. Quand j'atteignais la rampe à l'extrémité de la colonnade (aménagée du temps de Franklin Roosevelt, pour son fauteuil roulant – je l'imagine, sourire aux lèvres, menton levé, fume-cigarette coincé entre les dents, en train de s'échiner à grimper la pente), je saluais d'un geste de la main le garde en uniforme posté dans l'embrasure de la porte-fenêtre vitrée. Il arrivait qu'il doive barrer le chemin à un groupe de visiteurs ébahis de me voir. Si j'avais le temps, j'allais leur serrer la main, leur demander d'où ils venaient. Mais en général je tournais tout de suite à gauche et longeais le mur extérieur de la salle du conseil pour me faufiler dans le Bureau ovale par la porte latérale. Je saluais alors

mon staff, j'attrapais ma feuille de route de la journée et une tasse de thé, puis je me mettais au travail.

Plusieurs fois par semaine, en sortant sur la colonnade, j'apercevais les jardiniers, tous employés par le Service des parcs nationaux, à l'œuvre dans la roseraie. C'étaient des hommes pour la plupart assez âgés, vêtus d'un uniforme vert kaki, assorti parfois d'un chapeau mou quand le soleil cognait ou d'un manteau épais quand il faisait froid. Si j'avais quelques minutes devant moi, je m'arrêtais un moment pour les complimenter à propos des parterres qu'ils venaient de planter ou leur demander si la tempête de la nuit précédente n'avait pas provoqué trop de dégâts, et ils me parlaient de leur travail avec une fierté discrète. C'étaient des hommes plutôt taiseux : même entre eux, ils communiquaient souvent par un simple geste ou un hochement de tête ; chacun restait concentré sur sa tâche, mais tous évoluaient en un ballet gracieux et parfaitement synchronisé. L'un des plus anciens était Ed Thomas, un grand Noir élancé aux joues creusées qui travaillait à la Maison-Blanche depuis quarante ans. La première fois que nous nous sommes croisés, il a sorti un chiffon de la poche arrière de son pantalon pour essuyer ses paumes pleines de terre avant de serrer la main que je lui tendais et qu'il a engloutie dans la sienne, striée de veines épaisses et noueuses comme les racines d'un arbre. Je lui ai demandé combien de temps encore il pensait rester à la Maison-Blanche avant de prendre sa retraite.

« Je ne sais pas, monsieur le Président, m'a-t-il répondu. J'aime beaucoup mon travail. Bon, même si les articulations commencent à fatiguer un peu. Mais je me dis que je pourrais encore rester tant que vous êtes là. Pour être sûr que le jardin soit bien entretenu. »

Oh, ça, il l'était ! Les magnolias ombragés qui se dressaient majestueusement à chaque coin ; les haies, denses et d'un vert luxuriant ; les pommiers sauvages élagués avec un soin minutieux. Et les fleurs, cultivées en serre à quelques kilomètres de là, qui nimbaient en permanence ce jardin d'une myriade de couleurs éclatantes – des rouges, des jaunes, des roses, des violets ; au printemps, c'était une profusion de tulipes serrées les unes contre les autres, tournées vers le soleil ; en été, des héliotropes couleur lavande, des géraniums, des lys ; à l'automne, des chrysanthèmes, des marguerites et des fleurs des champs. Et toujours des roses, rouges pour la plupart mais parfois aussi des jaunes ou des blanches, fraîchement écloses et toutes plus resplendissantes les unes que les autres.

Chaque fois que je traversais la colonnade ou que je regardais par la fenêtre du Bureau ovale, j'apercevais ces hommes et ces femmes à l'ouvrage dehors. Ils me faisaient penser à la petite toile de Norman Rockwell que j'avais accrochée dans le bureau, à côté du portrait de George Washington et au-dessus du buste de Martin Luther King : cinq minuscules silhouettes aux couleurs de peau diverses, des ouvriers en bleu de travail, suspendus par des cordes dans l'azur limpide du ciel pour polir la torche de la statue de la Liberté. Les personnages de ce tableau, les jardiniers de la roseraie – ces hommes étaient des gardiens, me disais-je, les prêtres silencieux d'un ordre solennel et bienveillant. Et je songeais que j'avais le devoir de mettre autant de cœur et de soin dans mon travail qu'ils en mettaient dans le leur.

Au fil du temps, mes va-et-vient sur la colonnade allaient se charger de souvenirs. Il y avait les grands événements officiels, bien sûr – les allocutions devant la horde des caméras, les conférences de presse avec les dirigeants étrangers. Mais d'autres moments aussi, dont les témoins étaient moins nombreux – Malia et Sasha qui faisaient la course pour venir m'embrasser dans mon bureau à l'improviste un après-midi, ou nos chiens, Bo et Sunny, qui bondissaient dans la neige, s'y enfonçant si profondément qu'ils en ressortaient le museau tout blanc. Quelques passes de football par une belle journée d'automne, quelques instants à réconforter un collaborateur aux prises avec des difficultés personnelles.

Ce genre d'images me traversaient souvent l'esprit, interrompant mes ruminations du moment. Elles me rappelaient combien le temps passe, et m'inspiraient parfois une sorte de nostalgie – le désir de revenir en arrière et de tout recommencer. Mais pas le matin, quand je rejoignais mon bureau, car, à ce moment-là, la flèche du temps ne filait que dans une seule direction ; les obligations du jour m'appelaient ; je devais me concentrer uniquement sur l'avenir.

Le soir, c'était différent. Au moment de regagner la résidence, ma serviette remplie à craquer de dossiers, je m'efforçais de ralentir le pas, voire de m'arrêter. Je prenais le temps de respirer les parfums de terre, d'herbe et de pollen qui flottaient dans l'air et d'écouter le souffle du vent ou le crépitement de la pluie. Parfois, j'observais les jeux de lumière sur les colonnes et je regardais l'édifice majestueux de la Maison-Blanche, le drapeau qui brillait au sommet du toit sous le feu des éclairages, ou bien encore je me tournais vers le Washington Monument, dont l'obélisque transperçait la nuit noire dans le lointain et au-dessus duquel j'apercevais de temps à autre la lune et les étoiles, ou les lumières clignotantes d'un avion qui fendait le ciel.

Dans ces moments-là, je songeais avec étonnement au chemin étrange – et à l'idée – qui m'avait mené jusqu'ici.

JE NE VIENS PAS d'une famille politisée. Mes grands-parents maternels étaient originaires du Midwest, de souche irlandais-écossaise pour l'essentiel. On pourrait dire qu'ils étaient de gauche, surtout à l'aune des sensibilités de l'époque dans les petites villes du Kansas où ils avaient vu le jour pendant la Grande Dépression, et ils mettaient un point d'honneur à se tenir régulièrement au courant de l'actualité. « Ça fait partie des devoirs de tout bon citoyen informé », me disait ma grand-mère, que tout le monde appelait Toot (diminutif de Tutu, ou « Mamie » en hawaïen), en me jetant un coup d'œil par-dessus son exemplaire matinal du *Honolulu Advertiser*. Mon grand-père et elle ne se réclamaient d'aucune tendance idéologique ou partisane à proprement parler, au-delà de ce qui relevait à leurs yeux du bon sens le plus élémentaire. Ils se préoccupaient essentiellement de leur travail – ma grand-mère était vice-présidente des comptes en dépôt fiduciaire dans une banque locale, mon grand-

père représentant en assurances-vie –, des factures à payer et des quelques distractions que la vie était susceptible d'offrir.

Il faut dire aussi qu'ils vivaient sur l'île d'Oahu, où rien ne semblait jamais d'une urgence capitale. Après avoir vécu plusieurs années dans des endroits aussi divers que l'Oklahoma, le Texas et l'État de Washington, ils avaient fini par s'installer à Hawaï en 1960, un an après que l'archipel eut accédé au statut d'État. Un vaste océan les séparait désormais des émeutes, des manifestations et autres turbulences de l'époque. La seule question de nature politique dont je me souviens de les avoir entendus discuter durant mon enfance avait à voir avec un bar de plage : le maire de Honolulu avait fait démolir la buvette préférée de Gramps pour rénover le front de mer à la pointe de Waikiki.

Gramps ne lui a jamais pardonné.

Ma mère en revanche, Ann Dunham, avait des opinions bien arrêtées, et elle en avait beaucoup. Enfant unique, elle s'était rebellée contre les conventions au lycée – lisant les poètes beat et les existentialistes français, partant en virée à San Francisco avec une amie pendant plusieurs jours sans prévenir personne. Quand j'étais petit, elle me parlait des marches pour les droits civiques et m'expliquait pourquoi la guerre du Vietnam était un désastre dans lequel le pays s'était fourvoyé ; elle me parlait du mouvement pour l'émancipation des femmes (l'égalité des salaires, très bien ; mais de là à ne plus se raser les jambes, elle était déjà moins convaincue) et de la « guerre contre la pauvreté » initiée par le président Johnson. Quand nous sommes partis vivre en Indonésie avec mon beau-père, elle a pris soin de m'instruire sur les péchés de la corruption gouvernementale (« C'est du vol pur et simple, Barry »), même si tout le monde semblait s'y livrer. Plus tard, l'été de mes 12 ans, alors que nous passions nos vacances en famille à traverser les États-Unis pendant un mois, elle a tenu à ce que nous regardions tous les soirs les auditions sénatoriales du Watergate, qu'elle agrémentait de ses propres commentaires sans discontinuer (« À quoi tu veux t'attendre de la part d'un maccarthyste ? »).

Du reste, elle ne s'intéressait pas qu'aux gros titres de l'actualité. Un jour, ayant appris que je faisais partie d'une petite bande qui malmenait un gamin à l'école, elle m'a fait asseoir devant elle, les lèvres pincées, l'air consternée.

« Tu sais, Barry, m'a-t-elle dit (c'était le surnom que me donnaient mes grands-parents et elle quand j'étais petit, souvent abrégé en "Bar", mais prononcé "*Bear*"), il y a des gens dans la vie qui ne pensent qu'à eux. Ils se fichent de ce qui arrive aux autres, du moment qu'ils obtiennent ce qu'ils veulent. Ils rabaissent les autres pour se sentir importants.

« Et puis il y a des gens qui font l'inverse, qui sont capables de se mettre à la place des autres et qui veillent à ne jamais se comporter d'une façon qui pourrait leur faire du mal.

« Alors, a-t-elle conclu en me regardant droit dans les yeux. Quel genre de personne veux-tu être ? »

J'étais mortifié. Sa question m'a travaillé pendant longtemps – et c'était précisément son but.

Pour ma mère, le monde offrait sans cesse des occasions de parfaire son instruction morale. Mais jamais, à ma connaissance, elle ne s'est impliquée dans une campagne politique. Comme mes grands-parents, les professions de foi, les doctrines et les grandes déclarations ne lui inspiraient que de la méfiance, et elle préférait exprimer ses valeurs dans un cadre plus modeste. « Le monde est compliqué, Bar. C'est pour ça qu'il est intéressant. » Affligée par la guerre en Asie du Sud-Est, elle finirait par passer la majeure partie de son existence là-bas, s'imprégnant de la langue et de la culture, montant des projets de microfinance pour les plus défavorisés longtemps avant que la tendance du microcrédit ne s'impose dans les politiques de développement international. Horrifiée par le racisme, elle épouserait non pas une mais deux fois un homme d'une origine ethnique différente de la sienne, et prodiguerait toute sa vie une affection sans bornes à ses deux enfants métis. Révoltée par le carcan dans lequel la société enfermait les femmes, elle divorça de ses deux maris dès lors qu'ils tentèrent de lui imposer leur autorité ou qu'ils déçurent ses attentes, décida de bâtir seule la carrière professionnelle de son choix, d'élever ses enfants selon ses propres principes d'éducation – bref, d'agir comme bon lui semblait sans rien demander à personne.

Dans le monde tel que le concevait ma mère, « le privé est politique » n'était pas un vain mot – même si elle n'était pas du genre à brandir ce type de slogans.

Ce qui ne veut pas dire qu'elle manquait d'ambitions pour son fils. En dépit de leurs difficultés financières, mes grands-parents et elle m'envoyèrent à Punahou, la meilleure école privée de Hawaï. L'idée que je ne fasse pas d'études supérieures n'était même pas envisageable. Mais personne dans ma famille n'aurait jamais imaginé que je sois élu un jour à des fonctions officielles. Si l'on avait interrogé ma mère à ce sujet, elle aurait pu concevoir à la rigueur que je finisse à la tête d'une grande institution philanthropique comme la Fondation Ford. Mes grands-parents, eux, auraient adoré me voir devenir juge, ou ténor du barreau comme le héros de la série *Perry Mason*.

« Une langue bien pendue comme ça, autant que ça serve à quelque chose », disait Gramps.

Comme je ne connaissais pas mon père, son avis sur la question comptait peu. Je savais vaguement qu'il avait travaillé pour le gouvernement kenyan pendant un temps et, quand j'avais 10 ans, il était venu du Kenya passer un mois avec nous à Honolulu. Ce fut la première et la dernière fois que je le vis ; par la suite, j'eus sporadiquement de ses nouvelles par les lettres qu'il m'écrivait sur ces fines feuilles pré-pliées de papier bleu de la poste aérienne qu'on pouvait adresser et cacheter sans les glisser dans une enveloppe. « Ta mère m'a dit que tu envisageais de faire des études d'architecture, m'écrivait-il par exemple. Je trouve que c'est un métier qui a une vraie dimension pratique, et qu'on peut exercer n'importe où dans le monde. »

Avec ça, je n'étais guère avancé.

Quant à tous les autres, au-delà de la sphère familiale – eh bien, le visage que je leur montrerais pendant la majeure partie de mon adolescence n'était pas celui d'un grand homme d'État en herbe, mais plutôt celui d'un étudiant nonchalant, d'un joueur de basket à peu près aussi passionné que dépourvu de talent et d'un noceur impénitent, toujours prêt à faire la

fête. Militer dans une association étudiante, intégrer les Eagle Scouts ou décrocher un stage au cabinet du député local – très peu pour moi. Durant toutes mes années de lycée, mes amis et moi n'avons guère discuté d'autre chose que de sport, de filles, de musique et de combines pour se mettre la tête à l'envers.

Trois d'entre eux – Bobby Titcomb, Greg Orme et Mike Ramos – sont restés parmi mes amis les plus proches. Aujourd'hui encore, il peut nous arriver de pleurer de rire pendant des heures en évoquant certaines anecdotes de notre jeunesse dissolue. Quelques années plus tard, ils s'investiraient corps et âme dans mes campagnes, avec une loyauté dont je leur serai éternellement reconnaissant, s'évertuant à défendre mon bilan avec autant de verve que n'importe quel chroniqueur de la chaîne d'information MSNBC.

Mais à certains moments, au cours de mes deux mandats présidentiels – quand ils me voyaient m'adresser à une foule immense, par exemple, ou passer en revue de jeunes Marines au garde-à-vous sur une base militaire –, je lisais aussi sur leur visage une certaine stupéfaction, comme s'ils avaient du mal à croire que cet homme grisonnant en costume-cravate était bien le même que l'ado mal dégrossi qu'ils avaient connu autrefois.

Lui ? Mais comment un truc pareil a-t-il pu arriver ? devaient-ils se dire.

Et si mes amis avaient eu l'idée un jour de me poser directement la question, je ne suis pas certain que j'aurais su quoi leur répondre.

CE QUE JE SAIS en revanche, c'est qu'à un moment, pendant ces années de lycée, j'ai commencé à me poser certaines questions – à propos de l'absence de mon père et des choix de ma mère ; à propos des raisons pour lesquelles je vivais dans un endroit où si peu de gens me ressemblaient. Bon nombre de ces interrogations avaient trait à la question raciale : pourquoi y avait-il tant de Noirs dans les équipes de basket professionnel, mais aucun au poste d'entraîneur ? Qu'avait voulu dire cette fille de ma classe en affirmant que, lorsqu'elle pensait à moi, ce n'était pas en tant que Noir ? Pourquoi est-ce que tous les Noirs dans les films d'action étaient des mabouls qui dégagnaient leur cran d'arrêt à tout bout de champ, à une exception près – le coéquipier sympa, bien sûr, qui se faisait toujours tuer à la fin ?

Mais ce n'était pas le seul sujet qui me préoccupait. Il y avait aussi la question de la classe sociale. En Indonésie, pendant mon enfance, j'avais pu constater qu'il existait un fossé béant entre les élites fortunées et les masses défavorisées. J'avais pris conscience des tensions tribales qui agitaient le pays de mon père – la haine qui pouvait exister entre ceux qui semblaient les mêmes en apparence. Jour après jour, je prenais la mesure des conditions de vie étriquées de mes grands-parents, des déceptions dont ils se consolaient en regardant la télé, en buvant, en achetant de temps à autre un nouvel appareil électroménager ou en remplaçant leur voiture. J'avais remarqué que ma mère avait acquis sa liberté intellectuelle au prix de difficultés financières chroniques et d'une situation personnelle parfois chaotique, et j'ai commencé à

comprendre les différences hiérarchiques, pas très subtiles au demeurant, entre mes camarades de classe, qui tenaient pour l'essentiel au niveau de richesse de leurs parents. Et puis j'étais assez troublé de voir que, quoi qu'en dise ma mère, les tyrans, les hypocrites et les prétentieux paraissaient très bien s'en sortir, tandis que tous ceux qu'elle tenait pour des gens aimables et honnêtes semblaient toujours finir par se faire avoir.

Bref, j'étais tiraillé. C'était comme si, en raison de la singularité de mon ascendance, des différents univers entre lesquels je naviguais, j'étais de partout et nulle part à la fois, un assemblage de qualités hétéroclites et mal assorties, comme un ornithorynque ou je ne sais quelle créature imaginaire, confiné dans un habitat fragile, incertain de la place que j'occupais dans le monde. Et j'avais l'intuition, sans véritablement comprendre pourquoi ni comment, qu'à moins de donner à mon existence la cohérence dont elle manquait, et un cap solide par rapport auquel me situer, je risquais tout simplement de passer le reste de ma vie dans la plus grande solitude.

Je ne parlais à personne de ces réflexions, et surtout pas à mes amis ou à ma famille. Je ne voulais pas leur faire de la peine ou paraître plus singulier encore que je ne l'étais déjà. En revanche, je trouvais toujours du réconfort dans les livres. La passion de la lecture, je la dois à ma mère, qui m'en a inoculé le virus dès l'enfance – c'était la parade à laquelle elle recourait chaque fois que je me plaignais de m'ennuyer, à l'époque où elle n'avait pas les moyens de m'envoyer au lycée international en Indonésie, ou quand elle devait m'emmener avec elle au bureau parce qu'elle n'avait pas de baby-sitter.

« Prends un livre, me disait-elle. Lis-le et reviens ensuite me raconter ce que tu as appris. »

J'ai vécu pendant quelques années avec mes grands-parents à Hawaï tandis que ma mère, restée en Indonésie, travaillait et s'occupait de ma petite sœur, Maya. En son absence, affranchi du feu roulant de ses remarques continuelles, je n'ai plus appris grand-chose, comme l'attestaient clairement mes résultats scolaires. Mais, à partir de la seconde, les choses ont soudain changé. Je me revois encore aller avec mes grands-parents à une vente de charité à l'église Central Union, juste en face de chez nous, et m'arrêter devant une caisse remplie de vieux bouquins. Sans trop savoir pourquoi, je me suis mis à en sortir quelques-uns, dont le titre me plaisait ou me disait vaguement quelque chose – des ouvrages de Ralph Ellison et Langston Hughes, Robert Penn Warren et Dostoïevski, D. H. Lawrence et Ralph Waldo Emerson. Gramps, qui lorgnait de son côté sur un set de clubs de golf, a froncé les sourcils en me voyant rappliquer avec mon carton de livres.

« Tu comptes ouvrir une bibliothèque ? »

Ma grand-mère lui a fait les gros yeux, enchantée par mon intérêt soudain pour la littérature. Toujours aussi pragmatique, elle m'a néanmoins suggéré de me concentrer d'abord sur mes devoirs avant de m'attaquer à *Crime et Châtiment*.

J'ai fini par tous les lire, ces livres, parfois tard le soir, en rentrant de l'entraînement de basket et d'un rendez-vous entre copains autour d'un pack de bières, parfois après une séance de bodysurf le samedi après-midi, installé dans la vieille Ford Granada déglinguée de Gramps, seul, une serviette enroulée autour de la taille pour ne pas mouiller les sièges. Quand je suis

arrivé au bout du premier carton, je suis reparti écumer les vide-greniers pour en trouver d'autres. Souvent, je ne comprenais que de manière très approximative ce que je lisais, et j'avais pris l'habitude d'entourer les mots dont j'ignorais le sens pour en chercher la définition dans le dictionnaire ; je ne me donnais pas autant de mal, en revanche, pour percer à jour les questions de prononciation – jusqu'à mes 20 ans et même plus tard, je connaissais la signification de certains mots que je ne savais pas prononcer. J'avais sans aucune méthode, sans rime ni raison. J'étais comme un jeune apprenti bricoleur qui ramasse tout ce qui lui tombe sous la main dans le garage de ses parents, de vieux tubes cathodiques, un boulon par-ci, un morceau de câble par-là, sans trop savoir ce que j'allais bien pouvoir faire de tout ça, mais convaincu que j'en aurais un jour l'usage, dès que j'aurais découvert ma vocation.

MON GOÛT POUR LA LECTURE explique sans doute non seulement que j'aie réussi à survivre au lycée, mais que j'aie pu me prévaloir, quand je suis entré à l'Occidental College de Los Angeles en 1979, de posséder une culture politique correcte, quoique limitée, ainsi que toute une théorie d'opinions plus ou moins bien affirmées que je débitais à la cantonade lors des joutes verbales qui animaient la résidence universitaire jusque tard dans la nuit.

Je reconnais aujourd'hui, non sans un certain embarras, que ma curiosité intellectuelle, pendant ces deux premières années de fac, était en grande partie influencée par les centres d'intérêt des diverses jeunes filles auxquelles je m'intéressais : Marx et Marcuse, afin de pouvoir entamer la discussion avec la jolie militante de gauche aux jambes interminables qui vivait dans la même résidence que moi ; Frantz Fanon et la poétesse Gwendolyn Brooks, pour les beaux yeux de l'étudiante en sociologie qui ne daignait jamais m'accorder un regard ; Michel Foucault et Virginia Woolf, pour l'évanescence jeune fille bisexuelle toujours habillée en noir. Comme arme de séduction auprès des filles, mon pseudo-intellectualisme se révélait d'une inefficacité à peu près totale ; je n'arrivais à nouer que des amitiés, certes pleines de tendresse, mais d'une chasteté désespérante.

Ces efforts acharnés ne furent toutefois pas en pure perte : une ébauche de vision du monde commença à prendre forme dans mon esprit, que m'aidèrent à développer les rares professeurs qui toléraient mon attitude légèrement désinvolte en classe et mes affectations juvéniles. Quelques-uns de mes condisciples, plus âgés que moi pour la plupart, me furent d'une aide encore plus précieuse – des Noirs issus des quartiers urbains défavorisés, des Blancs originaires de petites bourgades qui avaient sué sang et eau pour entrer à l'université, des gamins latinos de la première génération, des étudiants étrangers venus du Pakistan, d'Inde ou de pays africains vacillant au bord du chaos. Ces gens-là savaient ce qui importait à leurs yeux ; quand ils prenaient la parole en classe, les opinions qu'ils exprimaient étaient fondées sur leur connaissance intime de telle ou telle communauté, sur une expérience concrète des difficultés de la vie. *Voilà comment se traduisent ces restrictions budgétaires dans mon quartier. Attends, je vais te raconter comment ça se passait dans mon école, et ensuite on en reparle, de ce qui te choque*

dans la discrimination positive. C'est bien beau, le Premier amendement, mais pourquoi le gouvernement américain ne dit-il rien sur la question des prisonniers politiques dans mon pays ?

Les deux années que j'ai passées à Occidental ont marqué les débuts de mon éveil politique. Cela ne voulait pas dire pour autant que je croyais à la politique. À quelques exceptions près, tout ce que j'observais du spectacle offert par les responsables politiques à la télévision me semblait douteux : les brushings, les sourires carnassiers, les discours convenus et l'auto-promo permanente tandis qu'en coulisses ils se disputaient les faveurs des grandes entreprises et autres groupes d'intérêts financiers. Ce n'étaient que des pions dans un jeu truqué, décrétai-je, et je n'avais aucune envie de prendre part à ce genre de mascarade.

Je commençais cependant à m'intéresser à une autre forme d'action, d'une portée plus large et d'une nature moins conventionnelle – non pas les campagnes politiques, mais les mouvements sociaux, qui rassemblaient des gens ordinaires ayant en commun la volonté de faire bouger les choses. Je me suis penché sur l'histoire des suffragistes et des premières organisations syndicales ; sur Gandhi, Lech Walesa et le Congrès national africain. Les personnages qui m'inspiraient le plus étaient les jeunes figures de proue du mouvement des droits civiques – pas seulement Martin Luther King, mais aussi John Lewis et Bob Moses, Fannie Lou Hamer et Diane Nash. Leurs actions héroïques – le porte-à-porte pour inscrire les gens sur les listes électorales, les *sit-in* au comptoir des restaurants, les marches au rythme des *freedom songs* – me laissaient entrevoir la possibilité de mettre en pratique les valeurs que m'avait transmises ma mère, d'exercer le pouvoir en tirant les gens vers le haut plutôt qu'en les écrasant. Voilà à quoi ressemblait la vraie démocratie à l'œuvre – non pas la démocratie entendue comme un cadeau tombé du ciel, ni comme un butin à se répartir entre groupes d'intérêts, mais une démocratie du mérite, fruit du travail de chacun. Il en résultait non seulement un changement dans les conditions de vie matérielles, mais aussi un sentiment accru de dignité chez les individus et au sein des communautés, un lien entre des gens qu'hier encore tout semblait séparer.

Voilà, décidai-je, un idéal qui valait la peine d'être poursuivi. Il fallait simplement que je puisse me tenir à cet objectif. À la fin de ma deuxième année, j'ai donc changé d'université pour m'inscrire à Columbia, une façon pour moi, me disais-je, de prendre un nouveau départ. Pendant les trois années que j'ai passées à New York, terré dans une série d'appartements décrépits, ayant plus ou moins coupé les ponts avec mes anciennes fréquentations et renoncé à mes mauvaises habitudes, j'ai vécu comme un moine – je lisais, j'écrivais, je rédigeais fiévreusement mon journal, sans presque jamais aller à des fêtes d'étudiants ni même manger un repas chaud. Je me perdais dans des réflexions sans fin, préoccupé par des questions qui s'enchaînaient les unes aux autres. Pour quelle raison certains mouvements réussissaient-ils là où d'autres échouaient ? Lorsque la politique conventionnelle reprenait à son compte certaines revendications, était-ce un succès pour ceux qui les avaient défendues, ou cela voulait-il dire que leur cause avait été détournée ? Jusqu'où était-il acceptable de faire des compromis, à quel moment était-ce le signe qu'on avait vendu son âme, et comment faire la différence ?

Oh, quel jeune homme sérieux je faisais – quelle ardeur, et quel manque d'humour ! Quand je relis mon journal de ces années-là, j'éprouve une immense tendresse à l'égard de ce jeune homme qui brûlait de laisser sa marque sur le monde, qui voulait prendre part à quelque chose de grandiose et d'idéaliste, quelque chose qui à l'évidence n'existait pas. C'était l'Amérique du début des années 1980, après tout. Les mouvements sociaux de la décennie précédente avaient perdu leur flamme. Un nouveau conservatisme s'était imposé. Ronald Reagan était président ; l'économie, en récession ; la guerre froide battait son plein.

Si je pouvais remonter dans le temps, je conseillerais sans doute à ce jeune homme de laisser ses livres de côté pendant un moment et d'ouvrir les fenêtres pour laisser entrer un peu d'air frais (à cette époque, je fumais encore comme un pompier). Je lui dirais de prendre du recul, de sortir, de voir des gens et de profiter des plaisirs que la vie réserve à la jeunesse. Les quelques amis que j'avais à New York me donnaient des conseils similaires.

« Il faut que tu te détendes, Barack. »

« Il faut que tu tires un coup. »

« Tu es tellement idéaliste. C'est génial, mais je ne sais pas si tout ce que tu racontes est réellement possible. »

Je résistais à ces voix. Je leur résistais précisément parce que je craignais qu'elles n'aient raison. Quel que soit le grand projet qui bouillonnait en moi pendant ces longues heures de solitude, quel que soit ce monde meilleur dont la vision incubait et s'épanouissait dans la serre de mon esprit juvénile, rien de tout cela ne tenait vraiment la route et ces belles idées s'effondraient dès qu'elles étaient mises à l'épreuve. Dans la lumière grise de l'hiver new-yorkais et au regard du cynisme triomphant de l'époque, les opinions que je proférais en classe ou au café avec des amis paraissaient saugrenues et alambiquées. Et je le savais très bien. C'est d'ailleurs cela, en grande partie, qui m'a permis de ne pas devenir un parfait hurluberlu avant même d'avoir soufflé mes vingt-deux bougies ; au fond, je comprenais à quel point ma vision du monde était absurde, à quel point mes grandes ambitions étaient déconnectées de mon expérience réelle de la vie. J'étais comme Walter Mitty dans la nouvelle de James Thurber : un doux rêveur ; un Don Quichotte qui n'aurait pas eu de Sancho Panza à ses côtés.

De tout cela aussi, mon journal a conservé la trace, déroulant une chronique assez fidèle de mes travers. Mon penchant pour le nombrilisme plutôt que l'action. Une certaine réserve, voire une franche timidité, imputable à mon éducation hawaïenne et indonésienne, peut-être, mais due aussi à une profonde inhibition. La crainte d'être rejeté ou de passer pour un idiot. Peut-être même une nature foncièrement paresseuse.

J'ai alors résolu de me débarrasser de ces faiblesses en m'astreignant à un régime disciplinaire que je n'ai jamais complètement cessé d'observer. (Michelle et les filles me font remarquer, aujourd'hui encore, que je ne peux pas mettre un orteil dans une piscine ou dans l'océan sans me sentir obligé de faire des longueurs. « Tu ne pourrais pas te contenter de barboter ? me demandent-elles d'un ton moqueur. C'est chouette, tu sais... Viens, on va te montrer comment faire. ») Je dressais des listes. J'ai commencé à faire de l'exercice, à courir autour du réservoir de Central Park ou sur les berges de l'East River, et à carburer au thon en

conserve et aux œufs durs. Je me suis délesté de tout bagage inutile – qui a besoin de plus de cinq chemises dans son placard ?

En vue de quelle grande épreuve m'entraînais-je ? Je sais en tout cas que je n'étais pas prêt. Mes doutes, mon incertitude m'interdisaient de me fier trop hâtivement aux réponses faciles. J'ai pris l'habitude systématique de remettre en question mes propres idées, et je crois que cela m'a servi, en fin de compte, non seulement parce que cela m'a empêché de devenir insupportable, mais parce que cela m'a vacciné contre les formules révolutionnaires toutes faites que brandissaient beaucoup de gens à gauche à l'aube de l'ère Reagan.

C'était incontestablement le cas pour ce qui était des questions raciales. Je n'ai pas été épargné à titre personnel par les attaques racistes, et les traces durables de la période de l'esclavage et des lois Jim Crow, régissant la ségrégation raciale, me sautaient aux yeux chaque fois que je marchais dans les rues de Harlem ou de certains quartiers du Bronx. Mais ma propre expérience m'a appris à ne pas me réfugier trop vite derrière le statut revendiqué de victime et à me méfier de l'idée selon laquelle, comme j'entendais beaucoup de Noirs l'affirmer dans mon entourage, les Blancs étaient tous d'un racisme irrémédiable.

J'avais la conviction au contraire que le racisme n'était pas quelque chose d'inévitable, et c'était sans doute aussi l'une des raisons pour lesquelles j'avais tellement à cœur de défendre cette grande idée qu'était l'Amérique : ce qu'était notre pays, et ce qu'il pouvait devenir.

Ma mère et mes grands-parents n'avaient jamais eu le patriotisme très démonstratif. Réciter le serment d'allégeance à l'école, agiter de petits drapeaux lors de la fête nationale le 4 juillet – ce genre de gestes étaient à leurs yeux de sympathiques rituels, pas des devoirs sacrés (leur attitude vis-à-vis des fêtes de Pâques et de Noël était d'ailleurs à peu près similaire). Même les faits d'armes de Gramps pendant la Seconde Guerre mondiale étaient plus ou moins passés sous silence ; il m'a plus parlé des rations K qu'on leur donnait à manger – « Atroce ! » – que du sentiment glorieux qu'il avait pu éprouver à défiler dans les rangs de l'armée de Patton.

Et pourtant, la fierté d'être américain, l'idée que l'Amérique était le plus grand pays au monde, n'étaient jamais remises en cause – ça allait de soi. Quand j'étais jeune, les ouvrages qui rejetaient la notion d'exceptionnalisme américain m'exaspéraient ; je me lançais dans d'interminables débats avec ceux de mes amis pour qui l'hégémonie américaine était à l'origine du malheur des peuples opprimés du monde entier. J'avais vécu à l'étranger ; j'en savais trop. Que l'Amérique échoue constamment à se montrer à la hauteur de ses idéaux, je le concédais volontiers. L'histoire américaine telle qu'on l'enseignait à l'école, dans une version qui n'évoquait qu'en passant l'esclavage et ne disait presque pas un mot du massacre des peuples amérindiens – tout cela, je ne le cautionnais pas. Les errements du pouvoir militaire, la rapacité des multinationales – ça va, c'est bon, j'étais au courant.

Mais l'idée de l'Amérique, la promesse de l'Amérique : ça, je m'y accrochais avec une obstination qui me surprenait moi-même. « Nous tenons pour évidentes pour elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux » – voilà l'Amérique telle que je la concevais. L'Amérique de la Déclaration d'indépendance, de Tocqueville, le pays de Whitman et de Thoreau, où nul ne m'était inférieur ou supérieur ; l'Amérique des pionniers

qui étaient partis vers l'Ouest en quête d'une vie meilleure ou des immigrés qui avaient débarqué à Ellis Island, poussés par la soif de la liberté.

C'était l'Amérique de Thomas Edison et des frères Wright qui avaient donné des ailes aux rêves des hommes, l'Amérique des exploits de Jackie Robinson sur le marbre des terrains de baseball. C'était Chuck Berry et Bob Dylan, Billie Holiday au Village Vanguard et Johnny Cash à la prison d'État de Folsom – tous ces marginaux qui s'étaient emparés des rebuts ignorés ou négligés par les autres pour en faire des œuvres d'une beauté inouïe.

C'était l'Amérique de Lincoln à Gettysburg, du centre d'œuvres sociales de la militante des droits des femmes Jane Addams à Chicago, des GI épuisés sur les plages de Normandie et de Martin Luther King appelant la nation tout entière, et lui le premier, à s'armer de courage.

C'était la Constitution et le Bill of Rights, rédigés par des penseurs brillants, même s'ils n'étaient pas sans défauts, qui avaient su fonder sur la raison un système à la fois solide et souple, ouvert aux changements.

Une Amérique qui pouvait expliquer l'individu que j'étais.

« C'est ça, continue de rêver, Barack. » Voilà comment se terminaient en général mes grandes discussions avec mes camarades, l'un de ces salopards se fendant alors d'un petit sourire satisfait en me mettant sous le nez la une du journal qui annonçait à grand bruit l'invasion de la Grenade par les États-Unis, des coupes dans le budget des cantines scolaires ou toute autre nouvelle décourageante. « Désolé, mais c'est ça, ton Amérique. »

VOILÀ OÙ J'EN ÉTAIS au moment de quitter l'université en 1983, diplôme en poche : de grandes idées et nulle part où aller. Aucun mouvement auquel se joindre, aucun leader désintéressé à suivre. Le projet qui se rapprochait le plus de ce que j'avais en tête était une initiative appelée l'« organisation de communauté » – un travail associatif, sur le terrain, consistant à mobiliser des citoyens ordinaires autour de certains sujets à l'échelle locale. Après avoir papillonné d'un job à un autre à New York sans jamais trouver ce qui me correspondait, j'ai entendu parler d'un poste à Chicago, au sein d'une association d'églises qui s'étaient regroupées pour essayer de maintenir à flot des populations ravagées à la suite de la fermeture des aciéries. Rien de très spectaculaire, mais ce serait un début.

J'ai déjà raconté ailleurs cette expérience. Les victoires étaient bien maigres et éphémères, dans ces quartiers ouvriers majoritairement noirs où je passais mon temps ; l'organisation pour laquelle je travaillais ne faisait guère le poids face aux changements qui bouleversaient le paysage urbain, non seulement à Chicago mais partout ailleurs aux États-Unis – le déclin de l'industrie, l'exode des populations blanches loin des centres-villes, la paupérisation de toute une frange de la population, silencieuse et isolée, tandis que l'apparition d'une nouvelle classe éduquée accentuait le phénomène de gentrification dans certains quartiers.

Si les actions que j'ai pu mener à Chicago n'ont eu que peu d'impact, cette ville en a eu un décisif, en revanche, sur mon parcours.

Elle m'a permis tout d'abord de reprendre pied dans le monde réel. Il me fallait désormais être à l'écoute des problèmes des gens au lieu de broder des théories. Je devais demander à des inconnus de se joindre à moi et de collaborer sur des projets concrets – réhabiliter un parc, désamianter des logements sociaux ou monter un programme de cours du soir. J'ai connu des échecs et j'ai appris à me retrousser les manches afin de mobiliser tous ceux qui avaient placé leur confiance en moi. J'ai essayé suffisamment de brimades et d'insultes pour ne plus en avoir peur.

Autrement dit, j'ai grandi – et j'ai retrouvé mon sens de l'humour.

J'ai fini par m'attacher aux hommes et aux femmes avec qui je travaillais : la mère célibataire qui vivait dans un quartier dévasté et qui s'était pourtant débrouillée, Dieu sait comment, pour envoyer ses quatre enfants à l'université ; le prêtre irlandais qui ouvrait grand les portes de son église tous les soirs afin que les gamins du coin aient une autre option que de traîner avec les gangs ; le sidérurgiste au chômage qui reprenait ses études pour devenir travailleur social. Les épreuves que toutes ces personnes avaient traversées et leurs modestes triomphes ne cessaient de me conforter dans l'idée que les gens étaient foncièrement bons et honnêtes. Grâce à eux, j'ai vu à quelles transformations on pouvait aboutir quand les citoyens demandaient à leurs dirigeants et aux institutions de leur rendre des comptes, même sur les questions les plus triviales, par exemple pour réclamer l'installation d'un panneau stop à un carrefour très passant ou des patrouilles de police plus fréquentes. J'ai remarqué que les gens se tenaient soudain un peu plus droit, qu'ils avaient d'eux-mêmes une image différente, quand ils s'apercevaient que leur voix ne comptait pas pour rien.

Grâce à eux, j'ai pu résoudre les questions qui me taraudaient à propos de ma propre identité raciale. Car je me suis rendu compte qu'il n'existait pas une seule et unique façon d'être noir ; essayer d'être un type bien était déjà suffisant.

Grâce à eux, j'ai découvert une communauté de croyances – j'ai compris qu'on avait le droit de douter, de remettre en cause, sans pour autant cesser d'aspirer à de meilleurs lendemains.

Et comme j'entendais, dans les salles en sous-sol des églises ou sur les vérandas, exalter ces mêmes valeurs – l'honnêteté, le travail, la compassion – que m'avaient inculquées ma mère et mes grands-parents, j'en suis venu à croire en la force du lien commun qui unissait les gens.

Je ne peux pas m'empêcher de me demander parfois ce que je serais devenu si j'avais continué à travailler dans l'action sociale, ou dans une activité de ce genre. J'aurais peut-être réussi, à l'instar des nombreux héros du quotidien que j'ai eu l'occasion de côtoyer au fil de ces années sur le terrain, à monter une institution capable de redonner ses couleurs à un quartier ou à une partie de la ville. Ancré dans une communauté, j'aurais pu soulever suffisamment de fonds et d'imaginations pour changer non pas le monde mais un lieu bien précis, un seul, ou l'existence d'une poignée de gamins, en faisant un travail susceptible d'avoir un impact réel et quantifiable sur la vie d'un groupe de voisins et d'amis.

Mais je ne suis pas resté. Je suis parti étudier le droit à Harvard. Et c'est ici que l'histoire devient plus trouble dans mon esprit, mes motivations sujettes à interprétation.

JE ME SUIS DIT ALORS – comme j’aime à le croire aujourd’hui encore – que j’avais lâché le monde associatif parce que le travail que j’y faisais était trop lent à mes yeux, trop limité, inapte à répondre aux attentes des gens à qui je voulais venir en aide. Un centre de formation local ne pouvait pas soulager les milliers de personnes qui avaient perdu leur emploi à cause de la fermeture d’une aciérie. Quelques cours du soir ne pouvaient pas compenser le déficit chronique des fonds alloués aux écoles de quartier, ou changer la donne pour des enfants qui se retrouvaient à la charge de leurs grands-parents parce que leur mère et leur père étaient tous deux derrière les barreaux. Quel que soit le problème, nous avions l’impression de nous heurter systématiquement à quelqu’un – un homme politique, un fonctionnaire, un lointain PDG – qui avait le pouvoir d’améliorer les choses, mais ne le faisait pas. Et quand nous réussissions à obtenir des concessions, celles-ci se révélaient souvent insuffisantes et arrivaient trop tard. Le pouvoir d’établir des budgets et une politique d’action globale, voilà ce dont nous avons besoin, et ce pouvoir, ce n’était pas ici qu’il fallait le chercher.

Par ailleurs, j’avais pris conscience que, deux ans avant que je m’y installe, il s’était bel et bien produit une amorce de changement à Chicago, un changement à la fois social et politique – un mouvement profond et rapide dont je n’avais pas su saisir l’ampleur sur le moment parce qu’il n’entrait pas dans le cadre de mes théories. C’était le mouvement qui avait permis à Harold Washington de devenir le premier maire noir de la ville.

Ce phénomène semblait avoir jailli de nulle part, adossé à la campagne la plus locale qu’on ait jamais connue dans toute l’histoire de la politique moderne. Un petit groupe de militants et de chefs d’entreprise noirs, fatigués de se retrouver constamment en butte aux préjugés et aux inégalités dans la ville la plus ségréguée des États-Unis, s’étaient démenés pour faire inscrire un nombre record de citoyens sur les listes électorales, et avaient convaincu un député au physique corpulent, dont le talent était aussi prodigieux que son ambition était limitée, de briguer un poste qui semblait totalement inaccessible.

Personne n’aurait parié sur lui ; Harold lui-même était sceptique. La campagne s’était appuyée essentiellement sur le bouche-à-oreille, menée par une équipe composée en grande partie de bénévoles inexpérimentés. Et puis le miracle avait eu lieu, comme une espèce de combustion spontanée. Des gens qui ne s’étaient jamais intéressés à la politique, des gens qui de toute leur vie n’avaient jamais glissé le moindre bulletin dans l’urne, s’étaient ralliés à la cause. Même les retraités et les écoliers s’étaient mis à arborer le badge bleu de soutien au candidat. Un soulèvement collectif contre les injustices et les humiliations qui n’avaient cessé de s’accumuler – toutes ces interpellations abusives et tous ces manuels scolaires de seconde main ; toutes les fois où les Noirs passaient devant un gymnase municipal du quartier résidentiel de North Side et remarquaient à quel point il était mieux que celui de leur quartier ; toutes les fois où ils s’étaient vu refuser une promotion ou un emprunt bancaire – avait emporté la mairie comme une tornade.

À l'époque où je suis arrivé à Chicago, Harold en était à la moitié de son premier mandat. Le conseil municipal, hier encore une institution fantôme qui ne servait qu'à entériner les décisions de l'ancien maire, Richard J. « Old Man » Daley, voyait s'opposer deux camps, séparés par une ligne de fracture raciale, une majorité de conseillers blancs faisant obstacle à toutes les réformes proposées par Harold. Ce dernier s'efforçait tant bien que mal de les amadouer et de trouver des compromis, mais ils refusaient de bouger d'un pouce. Cela donnait lieu à des empoignades formidablement télégraphiques, sauvages et sans pitié, mais limitait aussi la capacité de Harold à tenir les engagements qu'il avait pris auprès de ses électeurs. Il fallut attendre qu'un tribunal fédéral ordonne le redécoupage d'une carte électorale jusqu'alors biaisée par les inégalités raciales pour que Harold puisse enfin obtenir la majorité au conseil municipal et sortir de l'impasse. Mais, avant qu'il ait eu le temps de mettre en œuvre les changements qu'il avait promis, il succomba à un infarctus, et c'est un héritier de l'ordre ancien, Richard M. Daley, qui finit par reconquérir le trône de son père.

Sans être au cœur de l'action, j'avais suivi tous les épisodes du drame et tenté d'en retenir les leçons. Cela m'avait permis de me rendre compte qu'un mouvement politique, même animé par la plus formidable énergie, n'était pas viable à terme s'il ne s'appuyait pas sur une structure, une organisation et certaines compétences dans la conduite gouvernementale ; qu'une campagne fondée sur la lutte contre les inégalités raciales, si honorable soit-elle, suscitait l'inquiétude et des réactions violentes, et finissait ainsi par entraver toute possibilité de progrès. Et, en voyant avec quelle rapidité la coalition qui s'était formée autour de Harold s'était désagrégée au lendemain de sa mort, j'avais compris à quel point il est hasardeux de s'en remettre à un seul et unique leader charismatique pour faire advenir le changement.

Et pourtant, quelle énergie déployée pendant ces cinq années ! Malgré les obstacles, Chicago avait bel et bien changé pendant le mandat de Harold. Les services municipaux, de l'élégage des arbres au déblayage de la neige en passant par les travaux de voirie, étaient désormais mieux répartis dans l'ensemble de la ville. De nouvelles écoles avaient ouvert dans les quartiers pauvres. L'accession aux postes de la fonction publique n'était plus seulement une affaire de clientélisme, et l'on commençait enfin à se préoccuper de l'absence de diversité au sein des entreprises.

Mais, surtout, Harold avait donné de l'espoir aux gens. La façon dont les Noirs de Chicago parlaient de lui durant ces années-là n'était pas sans rappeler la façon dont une certaine génération de progressistes blancs évoquaient Bobby Kennedy – ce qui importait à leurs yeux, ce n'était pas tant ce qu'il faisait que le sentiment qu'il vous donnait. Le sentiment que tout était possible. Que vous pouviez changer le monde.

En ce qui me concerne, grâce à lui, une graine avait été semée. Pour la première fois, je me disais qu'un jour je briguerais un poste dans la fonction publique. (Je n'étais pas le seul que l'exemple de Harold ait inspiré – c'est au lendemain de son élection que Jesse Jackson annonça sa candidature à la présidence.) N'était-ce pas là que l'énergie du mouvement pour les droits civiques s'était déportée – dans la politique électorale ? Certains de ses plus illustres représentants, comme John Lewis, Andrew Young ou Julian Bond, ne s'étaient-ils pas

présentés eux aussi devant les suffrages des citoyens, à présent convaincus que c'était dans cette arène-là qu'ils pourraient faire la différence ? Je savais que les pièges étaient nombreux – les compromis, la course perpétuelle aux financements, le risque de perdre de vue ses idéaux en cours de route, et la recherche effrénée de la victoire à tout prix.

Mais il y avait peut-être une autre façon de s'y prendre. Peut-être était-il possible de soulever la même énergie, de donner aux gens le même sentiment d'avoir une raison d'être, pas seulement au sein de la communauté noire, mais au-delà des lignes de division raciale. Peut-être, avec suffisamment de préparation, de connaissance des rouages de la politique et de compétence dans la gestion d'équipe, était-il possible de ne pas commettre les mêmes erreurs que Harold. Peut-être était-il possible d'appliquer les principes de l'action associative non seulement à la conduite d'une campagne, mais à l'exercice du pouvoir – d'encourager la participation active et l'initiative des citoyens parmi ceux qu'on avait laissés sur la touche, et de leur apprendre non pas simplement à faire confiance à leurs dirigeants élus, mais à se faire confiance entre eux, et à avoir confiance en eux-mêmes.

Voilà ce que je me disais. Mais ça ne s'arrêtait pas là. J'étais également en proie à des questionnements d'une portée plus personnelle, concernant mes propres ambitions. J'avais beau avoir énormément appris de mon travail sur le terrain à Chicago, je ne pouvais pas me prévaloir de grand-chose en termes de résultats concrets. Même ma mère, elle qui avait toujours marché au son d'un autre tambour que celui de l'ordre établi, s'inquiétait pour moi.

« Je ne sais pas, Bar, m'a-t-elle dit un jour à Noël. Tu pourrais très bien passer toute ta vie à travailler en dehors des institutions. Mais peut-être que tu arriverais à plus de choses en essayant de changer ces institutions de l'intérieur.

« Crois-en mon expérience, a-t-elle ajouté avec un petit rire triste. Être fauché, c'est très surfait. »

Et c'est ainsi qu'à l'automne 1988 je suis parti mettre à l'épreuve mes ambitions dans un endroit où l'ambition n'était pas vraiment une denrée rare. Majors de promo, présidents du conseil des étudiants, latinistes chevronnés, champions de concours d'éloquence – les étudiants de Harvard étaient pour la plupart des jeunes gens impressionnants qui, contrairement à moi, étaient convaincus depuis leur plus tendre enfance, et à raison, d'être destinés à accomplir de grandes choses dans la vie. Si je m'en suis moi-même plutôt bien sorti là-bas, je pense que c'est en grande partie parce que j'avais quelques années de plus que mes camarades. Alors que beaucoup d'entre eux se sentaient écrasés par la charge de travail, pour moi, bûcher pendant des journées entières à la bibliothèque – ou, mieux encore, sur mon canapé, loin du campus, devant un match de basket (sans le son) – représentait un luxe extraordinaire après ces trois années passées à organiser des réunions de quartier et à faire du porte-à-porte dans le froid.

Et puis il y avait autre chose. Étudier le droit se révéla pas si différent de ce que j'avais fait jadis, à l'époque où je me perdais en considérations sur les grandes questions civiques. Quels étaient les principes qui devaient gouverner la relation entre l'individu et la société, et jusqu'où s'étendaient nos obligations envers les autres ? Dans quelle mesure l'État devait-il intervenir

dans la régulation du marché ? Comment le changement social advient-il, et comment la loi peut-elle faire en sorte que chacun ait voix au chapitre ?

Ces sujets me passionnaient. J'adorais en débattre pendant des heures avec les autres étudiants, surtout les plus conservateurs d'entre eux, qui en dépit de nos désaccords semblaient apprécier que je prenne leurs arguments au sérieux. En classe, je levais la main en permanence, ce qui me valait souvent des coups d'œil agacés de la part de mes condisciples, et c'était bien mérité. Je ne pouvais pas m'en empêcher ; c'était comme si, après avoir passé des années enfermé dans mon coin à nourrir une obsession bizarre – jongler, mettons, ou avaler des sabres –, je me retrouvais subitement dans une grande école du cirque.

L'enthousiasme compense bien des défauts, comme je le répète sans cesse à mes filles – c'est en tout cas ce qui s'est passé pour moi à Harvard. Pendant ma deuxième année, j'ai été élu à la tête de la *Law Review* ; c'était la première fois qu'un Noir accédait à ce poste, ce qui a piqué la curiosité de la presse nationale. J'ai signé un contrat pour écrire un livre. Des propositions d'embauche sont arrivées d'un peu partout, et tout le monde pensait que mon chemin était désormais tout tracé, comme ç'avait été le cas pour mes prédécesseurs à la *Law Review* : je commencerais par devenir l'assistant d'un juge à la Cour suprême, puis j'entrerais dans un grand cabinet d'avocats ou au bureau du procureur fédéral et, le moment venu, je pourrais, si j'en avais envie, me lancer en politique.

Tout cela était assez enivrant. La seule personne qui semblait avoir des doutes sur cette glorieuse trajectoire annoncée, c'était moi. Tout était allé trop vite. Les promesses de salaires mirobolants, l'attention médiatique – je flairais le piège.

Heureusement, j'avais un peu de temps devant moi pour décider quel serait mon prochain coup. Et de toute façon, comme je n'allais pas tarder à m'en apercevoir, la décision la plus importante qui m'attendait au tournant n'avait strictement rien à voir avec le droit.

CHAPITRE 2

MICHELLE LAVAUGHN ROBINSON exerçait déjà le droit quand nous nous sommes rencontrés. Elle avait 25 ans et elle était associée dans le cabinet Sidley & Austin, basé à Chicago, où je suis allé travailler l'été après ma première année de droit. Elle était grande, belle, drôle, pleine d'entrain, généreuse et d'une intelligence redoutable – et je suis tombé sous son charme au premier regard. Le cabinet l'avait chargée de me prendre sous son aile, de s'assurer que je savais où se trouvait la photocopieuse et qu'on me faisait bon accueil. Cela voulait dire aussi que nous allions souvent déjeuner ensemble, ce qui nous permettait de discuter tranquillement – de notre travail dans un premier temps, et bientôt de tout le reste.

Au cours des deux années suivantes, pendant les vacances et quand Michelle venait à Harvard avec l'équipe de Sidley chargée de trouver de futures recrues pour le cabinet, nous allions dîner ensemble et nous promener le long du fleuve Charles, parler de cinéma, de nos familles, des endroits du monde que nous avions envie de visiter. Quand son père est brutalement décédé des suites d'une sclérose en plaques, j'ai sauté dans un avion pour être auprès d'elle, et elle m'a réconforté à son tour quand j'ai appris que Gramps souffrait d'un cancer de la prostate à un stade avancé.

Bref, nous sommes devenus non seulement un couple, mais des amis l'un pour l'autre, et quand la fin de mes études à Harvard s'est profilée à l'horizon, nous avons timidement commencé à envisager la possibilité de nous installer ensemble. Un jour, je l'ai emmenée dans un atelier d'initiative sociale que j'avais accepté d'animer à la demande d'un ami qui dirigeait un centre associatif dans le quartier du South Side. Les participants étaient principalement des mères célibataires, dont certaines vivaient des allocations, et elles étaient peu nombreuses à posséder des compétences susceptibles de leur permettre de trouver du travail. Je leur ai demandé de décrire leur monde tel qu'il était et tel qu'elles auraient aimé qu'il soit. C'était un exercice tout simple, auquel j'avais souvent eu recours, un moyen pour les gens d'établir un pont entre leur vie au sein de leur communauté et les changements qui étaient à leur portée. À la fin de cet atelier, alors que nous regagnions notre voiture, Michelle a glissé un bras sous le mien et m'a dit qu'elle avait été touchée par l'aisance avec laquelle je m'étais adressé à ces femmes.

« Tu leur as donné de l'espoir.

– L'espoir ne suffit pas, elles ont besoin d'autre chose », ai-je répondu. Je lui ai parlé alors du dilemme qui me tourmentait : l'envie d'œuvrer pour le changement à l'intérieur du

système tout en luttant contre celui-ci ; l'envie de diriger, mais aussi de donner aux gens les moyens de faire évoluer les choses par eux-mêmes ; l'envie de faire de la politique sans faire partie du monde politique.

Michelle s'est tournée vers moi. « Le monde tel qu'il est et le monde tel qu'il devrait être, a-t-elle dit d'une voix douce.

– Quelque chose comme ça, oui. »

Michelle était unique en son genre ; je n'avais encore jamais rencontré quelqu'un comme elle. Et même si le moment n'était pas encore venu, je commençais à songer que je pourrais bien la demander en mariage un jour. Pour Michelle, le mariage allait de soi – c'était l'étape suivante naturelle dans une relation aussi sérieuse que la nôtre. Pour ma part, moi qui avais été élevé par une mère deux fois divorcée, je ne ressentais pas le même besoin d'officialiser les choses. Par ailleurs, dans les premiers temps de notre relation, il pouvait nous arriver de nous disputer violemment. Michelle était aussi orgueilleuse que moi et ne cédait jamais un pouce de terrain. Son frère, Craig, star de l'équipe de basket de Princeton qui avait travaillé dans le milieu des banques d'affaires avant de devenir entraîneur, racontait souvent en riant que, dans leur famille, personne ne pensait que Michelle (« Miche », comme ils la surnommaient) se marierait un jour, parce qu'elle était trop dure – aucun homme ne pourrait jamais tenir la route. Le plus étrange, c'est que ça me plaisait, cette façon qu'elle avait de toujours me mettre au défi et de m'inciter à rester droit.

Et elle, que pensait-elle de tout cela ? Je l'imagine, juste avant notre rencontre, un modèle de jeune femme professionnelle et dynamique, toujours tirée à quatre épingles, concentrée sur sa carrière et menant sa barque sans dévier, la tête sur les épaules. Et voilà que ce drôle de type de Hawaï déboule dans sa vie, avec ses frusques négligées et ses rêves chimériques. C'est justement ça qui l'avait séduite, m'avouerait-elle plus tard, le fait que j'étais différent des hommes avec lesquels elle avait grandi et de ceux qu'elle avait fréquentés. Différent, même, de son père, qu'elle adorait : un homme qui n'avait pas fini ses études supérieures dans le public, qui avait été frappé par la sclérose en plaques peu après son trentième anniversaire, mais qui ne s'était jamais plaint, qui avait travaillé tous les jours de sa vie, qui avait accompagné Michelle à tous ses spectacles de danse et Craig à tous ses matchs de basket, et qui avait toujours été là pour sa famille, sa plus grande joie et sa plus grande fierté.

La vie à mes côtés, c'était la promesse d'autre chose pour Michelle, de tout ce qu'elle n'avait pas pu connaître dans son enfance. L'aventure. Les voyages. L'effacement de certaines contraintes. De même que son enracinement à Chicago – sa famille nombreuse, son pragmatisme, son désir par-dessus tout d'avoir des enfants un jour et d'être une bonne mère – représentait pour moi la promesse d'un ancrage dont j'avais été privé pendant une grande partie de ma jeunesse. Entre nous, il ne s'agissait pas seulement d'amour, de fous rires, de valeurs partagées – nous étions liés également par une symétrie, nous étions complémentaires. Nous pouvions veiller l'un sur l'autre, pallier nos faiblesses respectives. Nous pouvions former une équipe.